

Interview de Catherine POULIQUEN réalisée à Prats de Mollo par monsieur François DI MARCO en septembre 2001 CASSETTE N° 1

Catherine POULIQUEN :

Pouliquen «Cathy» Catherine, née Galsomias.

1-L'avant-guerre à Prats-de-Mollo (1939)

Quelle était votre situation familiale ?

On était hôteliers (précise la situation géographique). Il se trouve en face de l'hôtel actuel (là où l'on prend le petit-déjeuner).

Aviez-vous des frères, des sœurs ?

Oui, j'avais deux frères qui sont morts : l'un à la guerre, l'autre au retour, après la guerre, il est mort..., il avait été volontaire en Espagne pour la Révolution. Il est revenu de la guerre, il devait être déjà malade, il a été mobilisé, il est resté...jusqu'à la fin de la guerre.

Il est venu et il est mort ici.

Alors j'ai deux frères qui sont morts à la guerre.

La guerre de 14 ?

Non la guerre de 40...

Il était instituteur et l'autre était cuisinier.

Quel était leur prénom ?

Marcel (le cuisinier) et Jean (l'instituteur, sa fille est Jacqueline).

Mais c'est Marcel qui est mort au front ?

Non c'est Jean. C'était en Savoie. L'Armistice était déjà demandée et ils sont allés...Pierre Fontaine...Il est mort à Pierrefontaine.

Le maire leur a demandé de défendre la ville, mais l'Armistice avait déjà été demandée, alors les Allemands en reculant, se sont battus et mon frère est mort par ici, et il était dans un coin de fenêtre, de porte, et il a été touché, et il est mort sur le coup.

Comment vous l'avez su ?

Par la ville, par Pierrefontaine.

Il a donc été tué par les Italiens (Savoie, en 40)

Son corps a été retrouvé puisqu'il est enterré ici.

Et Marcel ?

Marcel, il est revenu malade, la tuberculose, et il est mort ici. Après avoir participé aux Volontaires des Brigades Internationales.

Marcel et Jean y ont participés ?

Non, que Marcel a été aux Brigades Internationales. Jean était jeune, mon frère, il avait...il devait avoir 35 ans et Jean 25 ans.

Donc vous aviez 2 frères...pas de sœur ?

Si j'ai une sœur qui est à Perpignan, qui habite Perpignan.

Elle a quel âge ?

Elle a dix ans de moins que moi.

Son prénom ?

Josette Galsomias

Elle s'est mariée ?

Elle s'est mariée avec un homme qui a fait le débarquement. Son mari était en Algérie. Il est rentré dans l'armée de De Gaulle. Il a fait le Sahara et le désert, mais il n'a rien vu d'ici, de notre guerre.

La profession de vos parents en 1939 ?

En 1939...ils étaient cafetiers, ils avaient un bar et d'un autre côté on bâtissait cette maison, et on en a fait un hôtel.

Le café c'est l'emplacement de l'hôtel ?

Oui.

Il était au même emplacement ?

Oui.

Mais en 39, c'était un café encore ?

En 39, je crois que nous étions déjà restaurant, déjà hôtel.

C'étaient des anciens, des ouvriers, ils avaient créés un commerce et avec le commerce, ils gagnaient bien leur vie.

Le nom de jeune fille de votre mère, qui n'est pas une Galsomias.

Bourges, comme la ville.

Avant d'être cafetier, que faisait votre père ?

Ma foi, ils ont créés un commerce. C'est à dire il y avait un syndicat d'ouvriers qui s'est créé et mon père a été gérant de ce syndicat. Il a tenu pendant longtemps ce syndicat.

Et alors pendant la guerre, ma mère a ouvert un bar, en face de la caserne, juste au moment de la déclaration de la guerre.

La guerre 14-18 ?

Oui.

Où était la caserne ?

A l'extrémité du village, là où il y a la poste. Elle a rendu beaucoup de services. Elle a bien gagné sa vie. Parce qu'ils n'avaient pas le temps de sortir en ville, alors vous comprenez elle faisait les repas et leur vendait tout. Et elle gagnait bien sa vie..., elle faisait les repas et eux ça les changeait de la caserne.

Et avec cet argent ils ont créés le café ?

Le café était déjà créé. Après ils ont pris un bar en ville, au cœur du village.

Là aussi on a beaucoup travaillé avec la guerre. Le village était assez important.

Pourquoi était-il important ? A cause de la caserne ? A cause des thermes ?

Il y avait les fermes qui faisaient de l'élevage, des moutons. Mais c'était pas des fermes riches, c'était des fermes de montagne vous savez. Et puis il y avait des usines à Prats, des usines d'Espadrilles et des usines de tissage.

Elle ont été emportées par les inondations, en 1940.

L'Aiguat ?

Oui.

Il devait y avoir beaucoup d'ouvriers travaillant dans ces entreprises ?

Oui, il y en a une qui eut employé plus de cent à un certain moment.

Mais pourquoi une telle usine ici ? Car c'est quand même le bout du monde Prats.

Je n'en sais rien. Ils envoyaient les toiles en Algérie.

Via Port-Vendres ?

Oui via Port-Vendres, puis l'Algérie.

Alors il y en a d'autres qui se sont installés et ont monté des petites usines qui employaient cinq à dix personnes. Elles étaient au nombre de cinq.

En 1939, quelle était la tendance politique de votre père ?

Mon père était socialiste. Il l'était vraiment parce qu'il y croyait.

Et votre mère ?

Oh ma mère, vous savez, comme toutes les femmes, elle avait pas de métier. Ah, mon grand père était garde-forestier et il faisait des tuiles. Alors elles allaient planter des pins dans la montagne et elles faisaient des tuiles.

La moitié des maisons de Prats sont couvertes de ce style de tuiles.

Et la mairie de Prats en 1939, elle était quoi ? Socialiste ?

Socialiste, mon père était adjoint.

Adjoint au maire ?

Oui. Le maire était monsieur Coromines, correspondant de « l'Indépendant ». Il habite le centre du village.

Et vous ? En 1939, avant la guerre.

Moi, je travaillais au café. Je portais les plateaux.

Et sur le plan politique ?

On n'en avait rien à faire. On en discutait c'est tout.

«Voyez tous ces députés,
tous ces gens sont des ratés.

Il vous promettent plus de beurre que de pain, c'est toujours le même refrain, « Lalillette, lalillette... ».

C'était une chanson que l'on chantait à toutes les fêtes du village. On nous disait « allez, chantez Lalillette »...

Pourquoi il y avait beaucoup de fêtes ?

Il y avait les fêtes locales, les fêtes nationales, le carnaval, le 11 novembre qui se fête très bien.

C'est logique après la première guerre mondiale. Mais la plus grosse des fêtes locales, c'est laquelle ?

C'est celle de juillet.

La fête du village pour la Saint Just et la Sainte Ruffine, patronnes du village, le 1^{er} juillet.

Donc vous vous travaillez dans le café de vos parents

Oui.

Quel était votre niveau scolaire ?

Le certificat d'étude. J'aurais voulu faire des études. Mon frère a été instituteur. Mais ma sœur a poursuivi un peu plus loin. Elle a préparé le brevet. Je ne me rappelle pas si elle a été reçue ou si elle a échoué. Je n'en sais rien.

A quel âge passe t-on le certificat d'étude ?

Vers 12 ans. J'étais très bonne élève.

En 1939, quel était votre sentiment par rapport à Pétain ? Parce que Pétain, c'est quand même le vainqueur de Verdun. Dans les livres d'école, c'est le vieux Maréchal aux cheveux blancs.

Je ne sais pas. Je pensais moi foi qu'il était bien, que c'était un homme qui nous aiderait en cas de besoin.

Et qu'en pensait votre père ? Parce qu'il semble à l'opposé de Pétain (politique) : il est socialiste, pendant la guerre de 14, les socialistes étaient plutôt contre la guerre. Qu'est ce qu'il pensait de Pétain ? En 1939, avant la guerre.

Ah, avant la guerre, c'est autre chose. Il n'aimait pas trop la guerre.

Dans la ville aviez-vous des ennemis ?

On en a toujours. Ils étaient surtout de droite. Ils étaient contre les socialistes. Si ils pouvaient vous faire du mal.

C'étaient des ennemis politique ?

Oui. La politique était assez poussée (cela touche les affaires économiques). Ils se disputaient. Et nous étions dans la maison où nous habitions, le café, le bar, une maison qui appartenait à mes parents. Il y avait un cercle et dans ce cercle (les gens du village en dehors du peuple), ils étaient tous contre la politique sociale. Et mes parents habitaient une maison qui appartenait à des gens qui étaient là-dedans, alors ils ont tout fait pour les mettre dehors.

C'est alors que mes parents ont fait bâtir cette maison et on est venu ici.

Comment ça, ils étaient contre la politique sociale ? Pourtant c'étaient des socialistes.

Non, il y avait beaucoup de gens de droite. Il y avait les deux. La population était à parts égales. Je ne sais pas s'il y avait une majorité. Pourtant la municipalité était passée.

Il y avait toujours la caserne ?

Oui. Euh...avant la guerre ? Je ne me rappelle plus. Je crois que oui. Elle a été fermée avant la guerre de 40.

Cela a dû faire mal aux commerces ?

Oui, ça a changé parce que...celui qui venait payer...il a dit qu'à la fin du mois il donnait des centaines de milles de francs...cet argent il le ramène pas, il le dépense tout à Prats, il reste (cet argent) à Prats.

Mais les usines fonctionnaient ?

Oui, le travail marchait.

En 1939, Hitler prend le pouvoir en Allemagne, Mussolini est au pouvoir depuis 1922, il semble que depuis 1936 il y ait eu une montée des évènements (Accords de Munich...), on semble s'acheminer vers la guerre. Comment le ressentiez-vous ? Croyez-vous qu'il y aurait la guerre ?

On croyait...on n'aimait pas la façon de faire de Hitler, d'envahir les pays comme il faisait !
On n'aimait pas Hitler. D'ailleurs quand on voulait dire du mal de quelqu'un on disait que c'était un « hitlérien ».

Déjà en 1939 ? Avant la guerre.

Oui.

Et Mussolini ?

Mussolini on n'en parlait pas trop.

De Franco ?

De Franco oui, il était à côté. On savait que c'était une dictature.
Remarque, après, Franco a bien redressé l'Espagne.

Mais vous n'avez pas eu peur que la guerre d'Espagne déborde ?

Oh si ! Avec ma sœur on se demandait ce qu'on mettrait dans la valise, mais on n'est pas parti.

La guerre d'Espagne a débuté en 1936.

Oui et ici il est passé autour de 100 000 chevaux !

Y a t-il eu exode ?

Oh oui ! Nous avons été un des endroits où l'exode a été très fort. Ici sur la route d'Espagne. On nous a averti. Nous avions une personne qui était anglaise, et on a été averti qu'il y aurait l'exode, qu'il y avait des réfugiés Espagnols qui allaient venir.

Il y en aurait au moins 150... Alors il faut préparer un buffet et on l'a préparé. Il a fallu rajouter trois zéro ! C'est très difficile surtout à loger.

Vous savez quand il y a des exodes comme ça et qu'on parle de loger, ils ne savent pas ce que c'est. Un exode de 1.000 personnes, c'est rien à s'occuper de 1.000 personnes quand ça se passe dans une ville.

Les chevaux mangeaient les bancs en bois de la promenade.

Mais c'était en quelle année ?

En 1939.

A la Retirade ?

Oui.

Mais ils ont fait que juste passer ces espagnols ?

Oui

Ils ne sont pas restés ?

Non, ils ne sont pas restés. On les a amenés assez rapidement. Il en est resté quelques uns, y en a qui sont repartis chez eux, y en a qui sont partis, on les a amenés a Argelès-sur-Mer.

Qui ça «on» ?

La police.

La police ou les gendarmes ?

Les gendarmes mais aussi la police. Ils étaient mélangés. Et pour les nourrir c'était toute une affaire. Il n'y avait pas de pain, on manquait de pain.

Mon père se faisait faire..., mon père faisait acheter une fournée de pain le matin, et alors il se mettait devant la porte, là-bas, et il distribuait les pains. Alors un jour, je lui ai dit «Papa, y'a celui-ci et bien il en a déjà eu un !». Oh, il me dit «T'en fais pas, il le mangera pas tout seul, il en donnera à d'autres, ça ne fait rien, combien y'en a qui doivent en manquer». Mon père était très bon vous savez.

Il se faisait payer ?

Non ! Gratuitement ! Il les distribuait gratuitement.

Pourtant il a dû la payer cette fournée ?

Oui.

Il a dû être ruiné ?

Non, une fournée par jour. Il donnait. D'ailleurs, après la guerre d'Espagne, il y avait énormément d'espagnols qui venaient pour travailler en France. Alors tous ceux qui passaient par la maison, tout le manger et tout le monde repartait avec la musette remplie, garnie.

Mais comment vous faisiez pour survivre ?

Eh bien on travaillait, cela faisait partit..., ce n'était pas l'hôtel..., on donnait des soupes, un morceau de boudin, un morceau de fromage, mais aussi du pain et du vin. Du vin aussi car il faisait le commerce du vin. Mon père faisait aussi le commerce du vin.

Et comment ça c'est passé dans la ville ? Avec tous ces Espagnols ça n'a pas dû faire que des contents ?

On les a plaints vous savez. Tout le monde les a aidés. Je crois. Je crois que tout le monde les a aidés plus ou moins. Tous ceux qui avaient quelque chose qu'ils pouvaient donner. Non, on les a accueillis assez bien. On a fait ce qu'on a pu.

Il n'y a pas eu de problèmes avec les Espagnols ?

Euh...si, entre eux. Je ne sais pas tout de même si c'est à la fin de la guerre de 40 ou si c'est à ce moment là. Ils en ont tués quelques uns, ils les ont enterrés dans la montagne.

Des Espagnols entre eux ?

Entre eux, oui !

Pourquoi ?

Je ne sais pas, je ne peux pas vous dire. Il y avait pas mal d'anarchistes entre eux et puis....

Il y avait des anarchistes, des socialistes, des communistes...

Et à la fin de la guerre de 39, on nous a envoyé à Prats une colonie, si vous voulez, de combattants. Ils étaient peut-être une centaine qui ont logés quelque part, une espèce de cantine en attendant des les reloger, de les ressortir.

Des combattants Espagnols ?

Oui et alors nous autres nous étions dans un café où il venait bien du monde.

Il en vient et on parle ?

Oui, on parle et un jour un lieutenant nous a commandé, lieutenant ou commandant, commandant peut-être....

Un officier...

Voilà un officier qui a commandé un repas, ils étaient quatre ou cinq et...

Quatre officiers ?

Quatre officiers et ils sont venus y manger. A ce moment là aussi sont venus des Espagnols, ils étaient en train de manger quand les Espagnols sont arrivés. Ils cherchaient d'autres Espagnols.

Alors ils ont demandé s'ils n'étaient pas entrés par là, par là quand on est venu. « Non », je leur repondais, « je ne les pas vu venir ». Il n'y avait qu'eux qui consumaient. Alors ils ont dit, « on va voir, on va fouiller ». (Elle a été voir les personnes à table). « Ecoutez monsieur, vous devriez aller voir. Y'a tous ces Espagnols qui chez moi vont créer des ennuis et moi je ne sais pas quoi faire ». Il s'est levé, il est allé les trouver pour qu'ils soient... Alors comment qu'il lui a répondu : «Toi, camarade Commandant occupes-toi de tes oignons !». J'étais au pied de l'escalier et l'autre montait pour voir si ils étaient cachés là haut.

Le commandant était avec moi. «Toi, camarade Commandant, occupes-toi de tes oignons !», c'est la réponse, je m'en rappelle.

Et qu'est ce qui s'est passé ?

Et bien, il ne les a pas trouvés et ils sont partis.

Il a quand même continué à faire ses fouilles !

Oui. Mais un simple soldat avec la mitrailleuse, hé ! Ils avaient le fusil sur l'épaule !

Il y avait beaucoup d'armes ?

Oui. «Toi camarade, occupes-toi des tes oignons !».

Remarque, il a été raisonnable, il s'est occupé de ces oignons.

Il valait peut-être mieux !

Oui, il a mieux valu. Il a dû penser.

Mais dans le village, est ce qu'il y avait des armes ?

Des armes ? Je ne sais pas.

Tous ces réfugiés, vous les avez vu passer avec des canons ?

Des canons non, ils pouvaient pas passer la frontière. Le gouvernement qu'ils avaient, en avait peut-être, mais les camions qui venaient, qui les ramenaient eux-même, ils les ont flanqués de haut en bas de la montagne dans les ravins. Ce qui a ravi les vrais Espagnols qui sont aller

chercher tout le matériel, qui l'on défait et qui ont eu de quoi arranger tout leur matériel. Ça a été vite débarrassé !

Les hommes de Franco ?

Oui, mais aussi des gens des villages. Ils ont eu de quoi faire, la réparation des voitures, ils ont pu réparer les voitures. On ne trouvait plus de pièces de rechange à ce moment. Tout ça était allé à l'armée Française, à l'armée de guerre. Y'avait rien dans les garages. C'est comme les avions qui sont tombés, 8 jours après il n'y avait pas une pointe de l'avion qui restait sur la montagne. Tout était sorti et rentré quand c'était possible.

Mais pour encadrer ces Espagnols qui étaient à Prats, il y avait les militaires (français) à la caserne ?

Non on les avait laissés. Non, non c'étaient des militaires de 40, ils avaient été volontaires.

Qui ça ?

Ces Espagnols ?

Ce n'étaient pas des réfugiés ?

Les voitures c'étaient les réfugiés.

Je vous parle d'avant la guerre, d'avant 40, donc on parle des réfugiés espagnols.

C'est les réfugiés dont les voitures étaient tombées. Mais à ce moment là, il y avait des pièces tout de même. C'était 39, enfin ils n'avaient pas à les acheter.

Est-ce qu'il y a eu d'autres incidents en ville avec les espagnols ?

Non, non je ne crois pas.

Pas de bagarres ?

Non. Si, il y avait des soldats qui les gardaient, des Sénégalais. Il y avait les Sénégalais qui les gardaient. Alors on devait montrer le laissez-passer pour aller d'un endroit à l'autre. Mais comme ils ne savaient pas lire les Sénégalais, ils montraient un bout de papier et tout le monde passait.

Ils étaient où ces Sénégalais ?

Eux, ils devaient habiter la caserne. Donc la caserne devait encore exister.

Ils étaient nombreux ces Sénégalais ?

Si, il y en avait pas mal.

Une centaine ?

Oh, peut-être.

Et des soldats français blancs ?

Non, non il n'y en avait pas.

Mon frère, quand ils ont fait l'avancement, qu'ils sont rentrés en Allemagne, c'était les Arabes, ils volaient tout, ils coupaient les doigts aux gens, mon beau-frère n'aime pas en parler vous savez, il a horreur d'en parler et ils en ont même fusillé un pour donner l'exemple, pour ne pas qu'il le fasse.

Mais avec les Sénégalais à Prats, ça c'est bien passé ?

Oui, il n'y a rien eu je pense.

Ils consommaient de l'alcool ?

Ça, je ne sais pas.

Mais ils venaient au bar ?

Non, ils n'y allaient pas au bar. Depuis longtemps il en venait des Sénégalais, mais les Sénégalais ne fréquentaient pas les bars. Ils n'avaient pas les moyens. On ne leur donnait pas d'argent. Ils n'avaient pas les moyens d'aller dans les cafés où alors ils envoyaient l'argent chez-eux, j'en sais rien.

Qui dit soldats dit femmes à soldats : est-ce qu'il y avait un «bordel» à Prats ?

Non.

2-Septembre 1939, déclaration de la guerre :

Vous l'avez senti venir cette déclaration de guerre ?

Hé oui, comme tout le monde, pas plus ni moins mais on l'a senti venir oui. Les gens, la mobilisation, on n'aimait pas trop ça. On avait perdu, comme disait ma mère, j'ai deux frères qui sont morts, pendant la guerre et elle y a perdu un fils. Mes deux frères sont morts pendant la guerre et ça va recommencer.

Ces deux frères c'étaient qui ?

Les frères de ma mère : les Bourges, Marc et Jacques.

Qu'est-ce qu'il en a pensé votre père de la déclaration de la guerre ?

Je ne sais pas quoi dire, j'en sais rien.

Il n'aimait pas en parler ?

Il n'aimait pas en parler. Je ne sais pas s'il avait une opinion ou bien..., comment va-t-elle se passer..., c'est ça qui..., c'était l'inconnu, il y avait la guerre. Comment cela va-t-il se passer..., avec Hitler surtout qui avait envahi et puis surtout qui avançait rapidement, Hitler, pendant la guerre de 40, il a été de suite à la frontière et il est rentré rapidement en France.

Oui mais à la déclaration de la guerre, il n'y était pas encore en France. Pourtant en 14-18, l'armée française avait mis une «raclée» à l'armée allemande.

Oui pendant la guerre avec les Américains, quand ils sont arrivés. Ça mon père me l'a expliqué, j'y pensais justement alors qu'il parle de guerre de nouveau, vous voyez.

J'explique que mon père était caporal d'ordinaire. Toute la guerre il a été caporal d'ordinaire, on lui a proposé de l'avancement, d'être sergent, d'être adjudant. Lui non il n'a jamais cherché, mais tous les matins, il était sur le front et l'après-midi, tout de même, il était à l'arrière et alors à la fin de la guerre, quand les Américains ils ont commencés à débarquer, il est allé les rejoindre.

Il me racontait toujours : «Quand j'ai vu tout ce matériel», disait mon père, «Quand j'ai vu tous ces soldats arriver, et avec quel matériel, et avec quel matériel que nous étions loin d'avoir nous». De voir ce matériel, et lui n'avait rien à donner à manger aux soldats, alors il en a arrêté quelques uns qui lui ont dit : «Pas aujourd'hui, pas aujourd'hui, demain, demain

vous en aurez..., on installera le ravitaillement», et le lendemain en effet ils lui ont rempli la roulotte avec des chevaux, «Avec mon truc plein de manger j'ai pu rassasier tous les soldats». Et alors pendant la guerre mon père faisait une distribution stricte, les officiers pas plus que les autres. Je les ai toujours entendu dire que la seule différence qu'il y avait c'est que le filet, il n'y en avait pas pour tous les soldats, «Je le donnais aux officiers et je donnais du bifteck aux soldats. C'est la seule chose que je fais, mais en dehors du restant, ils avaient droit à deux tranches de saucisson comme tout le monde et pas plus». Autrefois il nous en a parlé beaucoup de la guerre, de toutes les batailles où il a...

Mais il vous parlait beaucoup et il l'avait ressenti comment ?

Il l'avait ressenti avec tristesse comme on dit parce qu'il a vu beaucoup de morts, il était à l'avant. Il était avec un général qu'on a beaucoup critiqué, je ne me rappelle plus comment il s'appelle ce général parce que il s'est porté volontaire pour le front à l'avant sans demandé si les soldats en avaient envie d'y aller ou pas, c'est lui qui s'est porté volontaire et il a eu tout son régiment qui y est allé, et mon père ravitaillait tout ça, s'occupait du ravitaillement de tout ça.

Il s'occupait d'enfants qui avaient des parents disparus, qui avaient des parents morts. Y en avait un qui a vécu avec eux toute la guerre, pas pendant toute la guerre, mais à un certain moment et alors il allait couper les machins des Allemands.

Ils étaient pas loin les Allemands pendant la guerre de 14, il allait couper les barbelés. Vous voyez que c'est pas la même chose les guerres. Alors à ce moment-là les allemands ont sommé et ont dit : «Français, vous avez cet enfant qui vient tout le temps couper nos barbelés, nous vous avertissons, empêchez-le, faites lui la morale et empêchez-le de venir parce que maintenant, la prochaine fois qu'il viendra, nous tirerons dessus». Vous voyez il y a une sacrée différence.

Et pour vous montrer la différence des guerres, et alors il y est allé le gosse et ils ont tiré. Ils ont appelé de nouveau les Français : «Français revenir retirer l'enfant !», et quand ils l'ont enlevé, une partie des Allemands se sont mis au garde-à-vous devant le cercueil, enfin ? quand on emportait l'enfant.

A la déclaration de la guerre en 40, votre père a été mobilisé ?

Oh non, il était âgé mon père.

Et vos frères, Marcel et Jean ?

Oui ils ont été mobilisés.

Comment ça c'est passé ?

Ma foi, ils y sont allés, mon frère était officier.

Jean ?

Oui Jean. Parce qu'il avait fait son service militaire, vous comprenez, ça l'a arrangé quoi, fait Saint-Méxan.

Il a reçu ses ordres de mobilisation ici ?

Non, il était marié.

Il n'habitait plus Prats ?

Non, il n'habitait plus Prats. Il était instituteur à Ile-sur-Tech (ou Tet).

Et Marcel, il habitait Prats ?

Oui, il habitait chez nous. Lui était divorcé, séparé de sa femme.

Si je me rappelle bien Marcel était plus vieux que Jean.

Oui.

Donc, lui a reçu ses papiers militaires ici ?

Oui.

Comment ça s'est passé ?

Hé bien, c'est à dire, quand il a été mobilisé, il n'était pas ici. Il travaillait, il était cuisinier vous savez, et il faisait des patrouilles sur les bateaux, il y avait des bateaux, et il faisait je ne sais pas quoi, il a été dans un tas de pays.

Et pourquoi il n'a pas été mobilisé dans la marine ? Puisqu'il était toujours sur un bateau ?

J'en sais rien. Il était sur des bateaux de commerce, hé !

Oui, mais il aurait pu être dans la marine marchande.

C'était dans la marine marchande qu'il était, pas dans la marine militaire.

Oui, mais ça n'est pas grave, il y a une partie de la marine marchande qui est militaire.

Ah ça je n'en sais rien.

Donc, ils sont partis tous les deux. Début 40 ?

Début 40, oui. Et mon frère est parti de là où il était, je ne sais pas où ça à ce moment-là, vous voyez. Il a rejoint son poste. C'était à la fin de la guerre d'Espagne.

Et ici, ça c'est passé comment la mobilisation à Prats ?

Comme partout. Ils sont partis sans histoire.

Ça a dû faire un vide dans la ville ?

Eh oui, ça a fait un vide.

Le commerce a dû en souffrir ?

Et puis les gens ne sortaient pas, ils sortaient moins.

Parce que moi, la guerre de 14, j'ai des images où on les voit partir contents, avec la fleur au fusil !

Oui, beaucoup en train.

Et en 40, ça se passe comment ?

Ah bien je ne sais pas, ils ont rejoint des dépôts, à Perpignan.

Mais c'était joyeux ou...

Oh non !

Pourquoi ?

Ils ne devaient pas voir les choses du bon côté. Ils ne devaient pas voir la guerre du bon côté vous savez.

Comment ça ?

C'était pas comme en 14, les Français sont partis avec l'idée qu'en 15 jours la guerre serait finie et tout, et là...

Ils pensaient que ça aller durer plus longtemps ? Et vous, vous pensiez que ça allait durer 15 jours ou...

J'en sais rien parce que..., on pensait pas beaucoup, on parlait pas beaucoup, on ne parlait pas trop de politique, les femmes on s'en occupait pas trop.

Mais vous ne partiez pas de la guerre ? Pourtant, vous aviez deux frères qui venaient de partir ?

Oui.

Vous aviez la radio ?

Non. A ce moment là ça n'existait pas.

Et comment on faisait pour avoir des nouvelles ?

Les nouvelles qui étaient données par les journaux.

Vos frères vous écrivaient ?

Oui.

Et c'était comment les nouvelles ?

C'était calme. Vous savez à la ligne Maginot, ils sont restés combien de temps sans rien faire. Pendant ce temps les allemands ont préparé. La ligne Maginot n'a pas protégé beaucoup. Ils l'ont contournée un point c'est tout !

C'était Jean qui était en Savoie derrière la ligne Maginot ?

Oui.

Et Marcel, il était où ?

Il était parti à Montpellier et je ne sais pas. Il est resté à Montpellier quelques temps. Il n'est pas allé sur le front, mon frère.

Mais je croyais qu'il avait attrapé la tuberculose pendant les combats ?

Euh...oui. Eh oui, car il était solide comme nous autres avant.

Mais il est parti au front à ce moment donné ?

A un moment donné il est parti mais on l'a renvoyé. On l'a renvoyé avant la fin de la guerre. Quand la guerre s'est déclarée, vous m'avez dit en 39 qu'elle était. Je vous dirais que maintenant j'ai peur avec toutes les histoires qu'il y a. Ca a dû me faire la même impression aussi à ce moment-là. J'ai peur, je m'enferme à clef alors que je ne le faisait jamais. Comme si cela devait me protéger des bombes.

Il y a une certaine...une...je peux pas vous expliquer. Quelque chose de mauvais qui peut se provoquer et ça peut-être mauvais une guerre maintenant, s'ils reviennent.

3-Période de la défaite en 1940 :

Comment vous avez appris les premiers revers militaires français ?

J'en sais rien. Les revers militaires du début, c'était surtout la tranquillité. Ça ne bougeait nulle part, ni en Allemagne, ni à la ligne Maginot. Alors on disait, je sais que mon frère disait : «On est là à ne rien faire, à attendre, et tous les autres aussi».

Il y a un moment où vous avez appris que l'armée française commençait à se faire écraser ?

Hé oui ! Je n'ai aucun souvenir. On a de la peine, bien sûr, on est un peu..., un peu déçu.

Déçu ?

Déçu par la ligne Maginot. Parce que l'on croyait avec la ligne Maginot, rien ne se passerait. Et puis quand on a vu l'avancée des Allemands.

Ils ont vite avancé, jusqu'à Bordeaux très rapidement !

En peu de temps, ça a été vite fait.

Vous avez cru qu'ils arriveraient jusqu'ici ou pas ?

Ils y sont arrivés, notez, après...

Oui mais après...mais en 40, vous avez cru qu'ils viendraient jusqu'ici ?

Mais en 40 quand vous avez appris l'armistice ?

En 40, il y a eu une armistice ?

Oui...

Ah, l'Armistice que le général a signée !

C'est ça.

Vous savez on disait : «Tiens, peut-être ils arriveront jusqu'ici», mais en fait...

Je ne me rappelle pas trop. Mais on a dit qu'on s'organisait, que les Américains, à ce moment-là, on disait qu'ils viendraient.

En 40, je crois que c'est à ce moment-là, qu'on leur a demandé s'ils viendraient. Je sais qu'il y avait beaucoup de...discussions, mais...que les américains disaient : «Oh, on ne viendra pas vous aider», il y avait des Français qui avaient été là-bas... On était pas trop bien vu en Amérique à ce moment-là.

Pourquoi ?

J'en sais rien.

Vous savez, j'ai écrit à un journaliste de «Match» en lui disant qu'il fallait qu'il apprenne l'histoire de France, avant qu'il fasse des articles. Je lui ai dit que sujet de la Russie quand elle a ouvert le pont pour passer les gens, l'échange.

J'en reviens à la prise de pouvoir de Pétain et la mise en place du régime de Vichy.

Ça me plaisait pas trop.

Pourquoi ?

On disait qu'ils étaient avec les Allemands.

Pourtant, Pétain, c'était le vainqueur de Verdun.

Oui, mais c'est surtout le Premier Ministre qui a été condamné après la guerre.

Laval ?

Laval, oui ! Je crois que Laval était dur.

Pourtant, ça a été un socialiste, Laval.

Oui, je ne sais pas. Il fallait supporter les Allemands. Et encore, je reconnais, faut reconnaître que c'est grâce à cet armistice que toute la France n'a pas été envahie. Ça a permis de s'organiser tout de même pour la Résistance, et pour tout un tas de choses.

Donc, en 40, l'Armistice est signée, tout le Sud de la France n'est pas envahie par les Allemands, mais..., comment on a réagi en ville ? A Prats ?

Comment ça ?

A l'annonce de la défaite ?

C'est alors à ce moment-là que c'est produit la Résistance.

Dès 40 ?

Oh si, dès 40. Les premiers qui étaient contre Laval...au début on n'a pas su quoi dire, faut dire, car on ne savait pas qu'elle serait l'attitude de Laval. Je veux dire l'attitude de Pétain. Ca n'a pas été facile, vous voulez dire ! Parce que..., comme les Anglais résistaient, vous comprenez, ils ont résisté dès le début, ça venait d'Angleterre toutes ces affaires. Tout venait d'Angleterre !

Pourtant De Gaulle n'était qu'un petit général alors que Pétain était Maréchal !

En 40 que représentait pour vous le Parti Communiste ?

Je ne faisais pas de politique, mais ça ne me plaisait pas. Les communistes, on a cru que c'était la merveille puisqu'ils ont fait comme les autres, ils se sont aperçus que non. Notez que les Russes avaient beaucoup à faire pour organiser leur pays. Parce que c'était un pays qui était dans la misère. Dans la misère pour le petit.

Et il a fallu qu'ils prennent des décisions graves et donner des exemples.

Staline, il était fort. Il ne s'apercevait pas des méchancetés qu'il y avait, mais il savait donner des ordres. Aussi, il avait des qualités et la Russie n'aurait pas été ce qu'elle a été.

Est-ce qu'il y a une exode de civils ? En 40 ?

Non.

Enfin, est-ce qu'il y eu des civils par exemple, Belges, Parisiens, qui sont venus ici ?

Oui, oui voilà. Il me viens une idée.

A la déclaration de la guerre en 40, on a toujours cru qu'on ne pouvait pas circuler quand les allemands sont venus. Et il y avait des gens qui travaillaient à la P, qui n'étaient pas du pays et ils ne pouvaient pas s'en aller. Ils n'avaient pas l'autorisation de partir et on les a mis dans la colonie de vacances. Et il y a eu parmi eux, un jeune homme qui était cuisinier, et qui voulait rester là-bas.

Il est venu nous voir, si on voulait l'employer comme cuisinier. Et c'était ma belle..., qui faisait la cuisine, et on l'a employé. On l'a pris. Nous sommes devenus amis. Nous sommes très amis, comme un frère. Il a été un frère pour nous. Il est mort. Et ce garçon est parti rejoindre De Gaulle, lui.

Lui, il était sur les bateaux qui faisaient, qui accueillait ceux qui allaient rejoindre De Gaulle, et qui venaient à Tanger. Et alors c'est pour ça que j'ai écrit au..., vous savez comment ça se passait, comment ça a été fait, comment ça a été organisé..., et c'est pour ça que j'ai écrit au journaliste de «Match», qui est décédé il y a trois ou quatre ans.

Par contre est-ce qu'il y a eu des Belges ou des Parisiens qui sont venus en 40 ?

Oui, oui, il y en a eu.

Beaucoup ?

Non, mais il y en a eu quelques-uns.

Ils étaient où ?

Où on les logeait, c'était des réquisitions vous savez. Il y en a eu quelques-uns, pas des masses. Et des Alsaciens aussi.

Y'en a même un qui est resté au village, qui y a vécu et que ces enfants sont nés ici.

Et est-ce qu'il y a eu des militaires français ?

Des militaires français qui sont venus ? A quel sujet ? Pour l'armée ?

Oui !

Non !

Parce que les Sénégalais qui étaient au camp, ils sont partis se battre ?

Oui.

Est-ce qu'ils ont été remplacés ?

Non.

La caserne était vide ? En 40 !

Certainement, oui.

Et il y a eu des maisons qui ont été réquisitionnées pour y mettre des Alsaciens, les Parisiens ?

Certainement, même nous, nous avons été chassés d'ici par les allemands, et on nous a réquisitionné.

Oui mais ça c'est passé quand les Allemands sont arrivés ! Moi, je parle en 40.

En 40, je ne me rappelle plus. Certainement, ou ils ont trouvé des appartements. C'était...pas réquisitionné, si vous voulez, mais on y a logé des gens parce que c'est une ville d'eau et il y a énormément d'appartements qui se louent en vacances.

Alors de la place, on en a toujours. Il y avait de quoi les loger...ce que je vous dit, c'est que ceux qui sont arrivés les premiers, on les a logés dans cette colonie de vacances.

Mais il n'y avait que cette route pour..., qui existait à cette époque ? Que la route principale qu'il y a devant ?

Oui, et il y avait un train. Mais je crois qu'on l'a supprimé en 39, je crois, oui !

Il partait d'où ?

Il partait d'Arles-sur-Tech. Jusqu'à Arles-sur-Tech il y avait un train qui arrivait. Et à partir d'Arles c'était des trams électriques pour cette région (St Baulens ? et Prats) et on desservait aussi les petits villages d'à côté.

Et quant le train a été supprimé, comment ils faisaient les gens ?

Il y avait les autobus. Les premiers autobus, les premiers services d'autobus.

Les Espagnols, par où passaient-ils pour arriver jusqu'ici ?

Par la montagne, à pied.

Il y a un col ?

Oui, il y a un col, le col d'Ares qui est là. Maintenant vous pouvez y aller. Maintenant il n'y a plus de gardes car les frontières sont ouvertes.

Parce qu'à l'époque, il y avait des douaniers ?

Il y avait des douaniers des deux côtés. Les maisons sont côte à côte, si vous voulez, d'un côté, il y avait la douane espagnole et de l'autre côté, la douane française. Et se sont de jolis bâtiments qu'il y a là-haut.

C'est le seul point de passage ou on peut passer à peu près n'importe où dans la montagne ?

N'importe où dans la montagne...

En fait, les douaniers ne servaient à rien ? Si on peut passer à droite ou à gauche.

Et puis, ils peuvent pas prendre tout le monde.

Vous vous entendiez bien avec les douaniers ?

Oh oui, oui. Avec les gendarmes aussi.

Les gendarmes ont eu des tâches difficiles...vous savez, à s'occuper, à découvrir et à dénoncer tout le monde à la Gestapo. Et il y a eu quelques petites histoires. Il y a eu un gendarme qui a été condamné. Il fallait se débrouiller. Vous voyez le monsieur de Bordeaux, celui qui a été condamné, je le crois pas tellement coupable.

Bousquet ?

Ce dernier, celui qui a été condamné dernièrement. Qu'on a beaucoup critiqué, on en a beaucoup parlé dans les journaux. Parce que les Allemands avaient fait le Travail Obligatoire, ils venaient et ils disaient : «Il me faut dix hommes», ça ne discutait pas, ça leur était égal que se soit le Président de la République et le dernier manœuvre, vous comprenez, alors il fallait les trouver.

Alors c'était les mairies, régulièrement donc, qui donnaient des enfants. On s'adressait aux mairies, qui donnaient les noms des..., les adresses et dates de naissance des jeunes qui étaient encore dans le village. Et alors la Préfecture donnait dix hommes qui convenaient.

Et nous autres, bien sûr, il y en a quelques-uns qu'on a invités. Les autres ils ont été remplacés, et c'est ce qu'on reproche, je crois à ce monsieur.

Écoutez, il fallait dix hommes, alors il y en a un qui était désigné pour partir. Les enveloppes étaient parties, c'est la mairie qui les donnait. Les enveloppes étaient parties. S'ils avaient su qu'à la Préfecture, on avait quelqu'un qui mettait toujours les enveloppes de ceux qu'on protégeait dessous. Il y étaient, ils étaient partis, ils étaient à la Mairie, ils avaient été désignés, mais ils sont jamais partis. Bon, il y en avait pas eu des tas, parce que de toute manière, on ne pouvait pas, vous savez, le crier. Il fallait se taire. Mais enfin, euh...ça je le comprend. Maintenant, qu'il en ait fait désigner d'autres...ça...qu'il est fait d'autres fautes, ça se peu.

La fille de colonel Fety qui s'occupait de ça à la Préfecture ?

Oui, à la Préfecture. Les enveloppes des protégés passaient en dessous. Elles y étaient, on pouvait pas le reprocher.

Dîtes-moi, j'en reviens en 1940-1941, comment se sont passés les hivers ? Ils ont été plutôt éléments ou plutôt dur ?

Oh, comme d'habitude.

C'est à dire ? Il neige ici ?

Non, non. Nous avons eu les inondations en 40.

L'Aiguat.

L'Aiguat oui. Les inondations. Et ça les inondations, vous voyez, c'était autre chose qu'à Vaison-la-Romaine...

Mais on en a pas parlé dans les journaux. Il y avait la guerre, vous comprenez.

Dites-moi, sur l'Aiguat, vous pouvez m'en dire plus ? C'est quoi ?

C'est les inondations. Il est tombé, la montagne c'est effondrée, il a plu en 24 heures comme il arrive rarement.

Il a plu beaucoup et alors il y a des montagnes qui se sont effondrées, qui ont provoqué des barrages, mais qui se sont effondrés.

Après l'eau a tout entraîné, c'est ce qui a provoqué les inondations de partout.

Pourtant ici c'est la montagne, donc...

Oui.

Les maisons ont été touchées ?

Si, si, même des maisons qui étaient dans la montagne ont été emportées par les..., les montagnes se sont effondrées à cause du déboisement.

Du déboisement ?

Avant on déboisait beaucoup. Les fûts se faisaient avec les châtaigniers, il y avait beaucoup de châtaigniers ici. Alors ils coupaient les châtaigniers à une certaine période et ils vendaient ça avec de la d.

Mais ici à Prats, il y a eu des maisons qui ont été emportées ?

Ici dans le village ? Dans le village, oui, du côté du cimetière, il y en a une ou deux qui ont été emportées.

Du côté du cimetière ?

Oui, et puis à Prats, en face de l'hôtel de Justin Marius (?), en face de la caserne. Là, il y en a eu sept ou huit qui ont été emportées.

A Prats celle de..., où les parents de mon beau-frère habitaient, elle a été emportée aussi.

Mais c'était parce que c'était des constructions qui n'étaient pas en bon état ?

Non, il y en avait des neuves, des villas, bâties il n'y a pas longtemps.

La rivière a monté, il y a eu un pont, le vieux pont d'Espagne, qui avait je sais pas combien de siècles, et qui a été emporté. Il y avait des bonnes bâtisses qui ont été emportées.

Mais quand vous dites que l'Aiguat ça a été trouble...

Hé oui, parce qu'il a ravagé les fermes qui donnaient, beaucoup de gens sont partis, les gens qui travaillaient dans la montagne.

Parce que dans la région, tout le monde s'en souvient de l'Aiguat, paraît que ça a été terrible !

Oui, ça a été terrible. Ça a ravagé des tas de propriétés. Hé voyez, il n'y avait plus un arbre sur le bord de la rivière, maintenant s'en est plein. Ca nous a fait planter des arbres un peu partout, même nous, on a planté les arbres dans les terrains que nous avons.

C'est le Tech, là en bas ?

Oui.

J'imagine quand il doit monter, ça doit être quelque chose.

Ici, il y avait une usine électrique. On regardait, on regardait et l'eau elle montait, elle montait derrière comme je vous ai expliqué. Elle faisait le tour, et l'usine était à quinze, vingt mètres plus haut que la base.

A la base, il y avait eu des tassements de terrain, des terrains qui étaient tombés, et avaient comblé, vous comprenez. Alors l'eau a pu passer par derrière, et tout d'un coup...broum !...ce pont qui tombait dans la rivière.

J'ai vu un lit flotter dans la rivière, un lit tout fait avec un dessus de lit à volants. Le lit était fait et pas défait. Alors la maison avait dû être complètement effondrée.

Et ici, vous avez été inondé ? Au café ?

Non. Là où on avait..., l'eau est passée par ici, grosse différence de niveau.

Et la rivière, elle a beaucoup monté ?

Oui, hé oui, elle a monté presque jusqu'à la limite, vous voyez, au camping. Alors, les terrains ont été emportés. Tous les terrains qui étaient valables ont été emportés.

Et dites-moi, il y a eu des morts ?

Y'en a eu un. Un de ceux de Preste. Au moment où il sortait de sa maison pour s'en aller, l'eau est venue emporter l'escalier extérieur, pour arriver à la maison. Et puis à Arles y'en a..., au Tech quatre, et à Arles neuf. Dans la plaine, je ne sais plus.

Parce que moi je pensait que l'Aiguat avait surtout frappé dans la plaine. Ici et dans la montagne vous avez...

Si on a été frappé pareil. Ecoutez, mon voisin qui est propriétaire de la maison qui était à côté, sont restés nus. Je vais vous expliquer comment, après.

Ils avaient..., les Allemands étaient venus après la guerre comme clients de l'hôtel, visiter l'usine électrique, quand ils ont fait un canal. Ils avaient été à la propriété de ces gens-là, que leur terrain avait été acheté. Et alors, il y avait une maison, tout de même, qu'ils habitaient, et passe un ingénieur qui demande : «Qu'est-ce que vous faites là avec ce temps ?», alors ils disent : «Bah, que voulez-vous qu'on fasse nous ?», «mais vous devez faire, vous ne vous rendez pas compte de ce qui va arriver !». Et il y eu un grand glissement de terrain, alors ça a fait un bassin énorme, énorme, et ça a emporté tout : maison, travaux.

Les Allemands sont au tunnel qui est dans la montagne, et ils arrivent au Tech. Au Tech, ils arrivent tout mouillés, et on les fait aller au bord du feu, dans une maison, et les gens leur prêtent de quoi s'habiller. Et à ce moment-là, on les a fait sortir, justement quand il y a eu un éboulement dans la montagne qui a emporté le Tech, et a emporté cinquante personnes, c'est ce que je voulais vous dire.

Et eux, ils sont restés nus pour dire qu'on demandait pour se rhabiller, alors tous les gens ont donné ce qu'ils pouvaient donner, quoi.

Mais ils ont été emportés par la coulée de boue ?

Oui.

Et ils en sont morts ?

Oui, toute une famille.

Donc, si je compte, avec le docteur, ça fait cinq personnes qui sont mortes à cause de l'Aiguat ?

Oui. Ici, dans les deux villages.

En parlant de manger de tout, en 40, juste après la défaite française et l'Armistice, est-ce qu'il y eu des problèmes de ravitaillement. Parce que il y la guerre qui vous tombe dessus...

C'est comme de partout...

Dès 40 ?

On a supporté l'hivers comme...., on allait bien avec l'Espagne, avec le Perthus, qui ravitaillait un petit peu, mais c'était pas grand chose, parce que eux aussi...

Ils crevaient de faim ?

Oui. Ca les a touché.

Je dis ça parce qu'il y a la guerre qui vous tombe dessus, il y a l'Aiguat qui vous tombe dessus, vraiment 1940, ça a été dur !

Oh oui !

Et pour en revenir à l'Aiguat, est-ce que ça a touché l'usine d'espadrilles ?

Hé oui, c'est elle qui a été emportée.

L'usine d'espadrilles aussi ?

Oui, et ils n'ont pas eu, par exemple, l'autorisation de rebâtir sur les bords du Tech. Et maintenant, ils ont arrangé certaines choses.

Il y avait aussi l'usine de tissus !

Oui.

Eux aussi...

Oh oui, oh oui, ils sont partis. Cette usine qu'est en face, ce grand bâtiment qui est au-dessus, après ils ont repris cette usine là-haut. La mairie l'a acheté.

L'usine a été emportée ?

Elle a été inondée, une partie a été emportée et puis le restant..., une partie qui sert de colonie de vacances, qui est vide maintenant.

Celle qui a été inondée d'usine, c'est l'usine d'espadrilles ou l'usine...

Toutes. Toutes ont subi des dommages. Parce qu'elles se mettaient au bord de la rivière, à cause de l'eau qui était nécessaire pour faire le blanchiment des toiles, parce que...

Il y avait aussi la station électrique, vous m'avez dit.

Oui, il y avait l'usine électrique ici, en-dessous, qui ravitaillait..., il y avait deux usines électriques qui ont été emportées. Prats a été l'un des premiers villages à avoir l'électricité. Et alors, l'usine a été emportée, et malgré tout, ils ont eu l'autorisation de rebâtir une usine

électrique, parce que justement, on avait été un des premiers à donner l'exemple d'utiliser l'électricité.

Deux usines électriques ont été emportées. Il y a celle-ci d'ici, et celle qui alimentait l'usine justement. Parce qu'il fallait des chutes d'eau pour faire tourner...les turbines.

Et ça employait beaucoup de monde ?

Ma foi, le village en vivait, on était 3.000 habitants, alors...

Il y avait 3.000 habitants à Prats en 40 ?

Oui, Prats était la seconde ville du département à un certain moment.

Il y a eu des histoires de banditisme...

En 40 ?

Non, bien avant.

Donc en 40, il y a la guerre, les réfugiés Espagnols, l'Aiquat, et comment ça se passe le ravitaillement parce que j'imagine que...

Comme partout. Un peu de marché noir, des échanges : par exemple, mon père avait du vin , il était dosé avec des piquets, et mon père faisait du vin, alors nous l'échangions pour avoir...on a mangé...pas ce qu'on voulait mais enfin, on avait pas mal de choses...

Qu'est-ce qui vous a le plus manqué dans ce que vous n'aviez pas à manger ?

Je vous dirais franchement qu'on a pas manqué de quoi manger !

On était déjà ici, un hôtel, on n'avait pas de...on mangeait, on avait pas faim.

Est-ce que vous avez mangé le pain...

Ah oui, le pain mauvais qu'il y avait...oui, bien sûr. Après les Allemands nous ont mis à la porte pour s'installer ici, ils nous ont obligé, ma sœur et moi, à venir faire leur ménage. Alors, nous leur avons volé du pain...un peu...et du sucre, pas beaucoup, on en rapporté une petite boîte tous les jours, vous savez, une boîte de pastille Valda, et on prenait un petit peu dans chaque chambre où l'on passait.

Ils ne se sont jamais...ils n'ont jamais cru qu'on...qu'on les volait.

Mais c'est apparu quand les tickets de rationnement ?

C'est apparu en 40, de suite, assez rapidement. L'inondation était en 40 et il y avait les tickets déjà.

Il y avait déjà les tickets ?

Oui.

Ca se passait comment les tickets ?

A la mairie, on nous donnait des tickets de tant de grammes, tant de grammes par enfant, par personne, tant de grammes de pain...je crois 300 g/jour.

300 g/jour c'est beaucoup ! Certes si il n'y avait que du pain, mais...

300 g...peut être...je ne sais plus. Il y avait les travailleurs de force qui avaient un peu plus de ravitaillement eux.

Est-ce que vous avez eu la chicorée ?

Bien sûr, bien sûr.

Et alors ?

Tout le monde voulait de la chicorée comme il n'y avait plus de café.

Quand l'Aiguat a ravagé tout le coin...les fermes ont été touchées ?

Oui.

L'agriculture ça ne marchait plus ?

Ca ne marchait plus, ils ont du vendre pas mal de bétail, se débarrasser.

On a élevé des cochons, même pendant la guerre. Ils ne devenaient pas gros parce qu'il n'y avait pas assez de nourriture pour vivre, vous savez.

Nous autres on en a tué.

Vous alliez au châtaignes ?

Non.

On m'a dit qu'il y avait plein de châtaigniers ici.

Oui des châtaigniers sauvages...non, non on faisait comme on pouvait et puis voilà. On n'avait pas de pommes de terre bien sûr, il n'y avait pas de graines...

Pas de pommes de terre ?

Non plus, pas beaucoup.

Par contre vous avez eu des topinambours ?

On n'en n'a pas mangé...

Pourquoi ?

On n'aimait pas. On mangeait du restant. Tout de même un peu de ravitaillement du syndicat des hôteliers et...

Par contre le syndicat des hôteliers vous aviez...

Oui.

Cela marchait comment ?

On nous donnait des bouts.

Mais la clientèle, elle a suivi ou bien... ?

Il y avait toujours le restaurant, y'en avait qui venaient. En 1948, c'est le syndicat des hôteliers, qui m'a donné ce qu'il fallait pour pouvoir ouvrir le matin. A ce moment là, on commerçait encore avec des tickets, en 48.

En 48, il y avait encore des tickets ?

Oui !

Eh bien,

En 48, il y en avait encore...

Ça a duré longtemps ?

Ça a duré longtemps. Mais en 40, donc : la défaite, l'Aiguat, les réfugiés espagnols..., il n'y avait plus de clientèle à Prats-de Mollo ? Si ?

Oh, bien les réfugiés espagnols sont restés, beaucoup. Il en est resté quelques uns et ils y sont encore. Il y a beaucoup de paysans français qui sont partis dans des fermes, ailleurs, et qui se sont enrichis ailleurs.

Eh les gens se sont enrichis ici ?

C'est un pays pauvre ici. C'est un pays pauvre au point de vue terrain, il y a plus d'industries alors...il y a, parce que l'agriculture tout de même, elle produisait beaucoup après la guerre.

Mais pendant la guerre ? Y'a ...non ?

Pendant la guerre ? Y'avait..., je sais que nous autres, de temps en temps, on trouvait l'occasion d'avoir un agneau. Une fois, pour mon mariage, pour le mariage de ma sœur, on a même eu un veau.

Et c'était à quelle époque ?

Moi je me suis mariée, c'était à quelle époque...en 45.

Ah après la guerre ?

Après la guerre.

Et votre sœur ?

Ma sœur aussi en 45. On s'est mariée la même année. Son mari était à la guerre. Comme je vous l'ai dit, il était parti. Il faisait parti du débarquement.

Quant le Maréchal Pétain est arrivé au pouvoir, qu'il a mis en place « le Régime de Vichy », comment ça s'est passé en ville ? On trouvait ça bien, on trouvait ça mal ?

Ma foi, on a cru que ça irait bien quoi ! Et puis on communiquait rien des camps de concentration, c'était vraiment le secret, le secret absolu. On n'en savait rien.

Là je parle avant l'arrivée des allemands, avant 42. Est-ce qu'il y a eu des Commissions de contrôle, allemandes ? Ou bien italiennes ?

Italiennes non, italiennes non. Un allemand. Ils sont venus pour récupérer les cuivres.

Pourquoi faire ?

Pour faire des canons !

Ils en ont récupéré beaucoup ?

Je sais pas , il y en a beaucoup de cuivre à la maison, vous verrez, les cheminées en sont pleines. Il y a un cuivre magnifique qui est sur le (...), ils ne l'ont pas emporté, ils ne l'ont pas demandé.

Mais avant 1942, puisque les Allemands sont arrivés en 1942, les grosses forces allemandes, est-ce qu'il y eu des visites d'Allemands, pour voir comment fonctionnait...

Oh oui certainement, la Gestapo était à (...), ils faisaient des tours d'inspection.

Oui mais ça c'était en 42 la Gestapo, de 40 à 42 la zone libre...

Oui ils appelaient ça la zone libre, d'ailleurs ça s'appelait la zone libre.

Sinon, vous alliez à Perpignan de temps en temps ?

Oui il y avait les autobus, si vous aviez vu, les autobus étaient bourrés de monde. On montait sur les capots, sur le haut, parce qu'il n'y avait plus rien qui circulait.

Ah déjà, il n'y avait plus de « tram » ?

Il n'y avait plus de « tram », il n'y avait que les autobus.

Le train ?

Le train, le train je ne sais pas s'il existait, je peux pas vous dire, je n'en sais rien. Je crois qu'il était supprimé aussi le train.

Mais vous quant vous alliez à Perpignan, vous y alliez en bus ?

On n'y allait pas souvent. Oui, on y allait en bus, on s'asseyait comme on pouvait, par terre, sur les capots, droits sur les marche-pieds, et les trains étaient pleins. Je suis allée faire du ravitaillement dans le centre de la France, enfin du côté de..., là où on élevait beaucoup de dindes, beaucoup de volailles. Eh bien les gens étaient sur les marche-pieds, et se tenaient accrochés aux (...), ils voyageaient comme ça. Et je me souviens d'une fois, il y en a une qui venait de l'Ardèche, et qui me dit : « j'ai pas mis les pieds par terre ! », tellement il y avait du monde dans les trains, et jusqu'à Perpignan.

Mais vous alliez faire du ravitaillement dans le centre de la France, c'est à dire ?

On achetait des volailles.

Vous alliez en acheter là-bas ?

Oh non, on faisait des échanges.

Vous me disiez, les mulets ?

On faisait la contrebande des mulets surtout, et des chevaux. Et j'ai une chose que je peux vous raconter sur les chevaux.

Oui...

Figurez-vous que comme je vous l'ai dit tout à l'heure, il est passé, qu'on a dit qu'il y en avait au moins 100.000. chevaux, qui étaient passés ici. On les a regroupés, et ils ont circulé ici sur la route, toute la journée. Et vous savez en rangs serrés. Alors ils en ont gardé quelques-uns, ils ont fait d'abord une vente, et il y avait ici à Prats, qui y demeuraient depuis quelques temps, le docteur du général, je ne me rappelle pas le nom, le général qui commandait le Maroc, qui était gouverneur du Maroc.

Euh, (...) ?

(...), il était là, et alors lui et sa femme, il s'est habitué à faire du cheval, ils aimaient le cheval. On a fait une vente, et ils ont acheté un cheval. Ils ont acheté deux chevaux, qu'ils ont payé, je peux même vous dire le prix, ils ont payé 25.000 francs, ils ont choisi dans les plus beaux, ils étaient beaux. Mais c'était à la fin de la guerre, en francs d'avant la guerre, ça correspondait pas beaucoup aux francs de maintenant.

C'était quand ? En 1945 ?

Non avant, avant. Vers 1940. Seulement, ils n'ont pas pu les garder, car ils n'avaient pas droit à l'alimentation des chevaux. Et ils n'ont pas pu les garder, ne pouvant pas les nourrir, vous comprenez. Alors un de nos amis qui était jardinier à Perpignan, qui lui encore pouvait les nourrir, il pouvait encore les nourrir, ils lui en ont parlé, et ils lui ont vendu, ils lui ont vendu le prix qu'ils l'ont payé. Donc 30.000 francs.

Alors lui, il veut bien prendre ce cheval, mais il voulait le faire travailler un peu, parce que l'alimentation aussi était juste. Il avait un cheval de plus chez lui. Et personne n'a pu le faire travailler, il ne travaillait qu'avec lui, alors il l'attelait, il attelait ce cheval, et il le faisait

courir, vous savez, il faisait des concours. Les amis faisaient des concours avec la voiture, et ce cheval sautait les barrières avec la jardinière, c'est à dire avec la petite voiture qu'il avait derrière.

Alors c'était un spectacle pour beaucoup de gens, et surtout pour les Gitans. Les Gitans vous savez qu'ils voyaient ce cheval...Comme ça, finalement aussi, faite de pouvoir le faire travailler, et de remplacer un autre cheval, il a dû le vendre. Il s'en est séparé. Alors il a vu les Gitans, et les Gitans l'ont acheté 30.000 francs.

Il a gagné tout de même 5.000 francs ! (rire)

Les Gitans ont essayé aussi, ils n'ont pas pu le garder non plus car il ne voulait pas travailler. Mais comme personne ne pouvait rien en faire, ils l'ont vendu tout de même 35.000 francs. Ils étaient allés dans un hangar, à la vente.

Bon ce cheval ne se vendait pas, ne se vendait pas, mais finalement il est venu quelqu'un, un gitan, qui venait de Marseille, alors il a dit : « je cherche un cheval, je veux acheter un cheval, je vais regarder celui qui me plaira ». Les Gitans lui ont montré et il a dit : « il est pas mal, il est pas mal, je verrai. Je vous dit pas oui, je vais faire un tour, voir si je vois autre chose, je repasserai ».

Le lendemain, il revient à l'écurie et il leur dit que c'est d'accord, « j'ai pas vu mieux, il me plaît ce cheval, alors je le prends », « on vous le vend 40.000 francs », bon il a dit « 40.000 francs, il me plaît, je vais le prendre ».

Eh bien je vais vous dire ce que c'est que ce cheval.

Ce cheval c'est « Pronto », c'est le seul cheval au monde qui saute les taureaux dans l'arène ! Il avait une étoile marquée sur la jambe. Et ce cheval est destiné à la seule femme toréador qui était à Marseille, qui était marseillaise. Je ne me rappelle pas son nom, mais c'est un nom facile à trouver pour la bonne raison que ça a été la seule femme qui allait dans les arènes.

Elle lui a fait faire des courses. Il est revenu ici à (...), faire une course, même dans les arènes de (...). Et le patron donc qui l'avait vu, le premier, notre ami, c'est mis devant et là le cheval l'a reconnu et il est venu se faire caresser. Et cette dame, finalement l'a vendu en Amérique, en Amérique du Sud, elle l'a vendu 500.000 francs !

Eh bien !

De l'époque, et elle est partie elle aussi faire des courses là bas, elle a été payée pour faire des courses là bas.

Vous voyez, alors ça c'est une histoire que je racontait à mes enfants, quand elles étaient petites, elles me demandaient l'histoire de « Pronto ». Alors l'ami il a appelé « Pronto, Pronto », dans l'arène, et il est allé le rejoindre, il a reconnu sa voix. (rire)

Et c'est un cheval célèbre, qui a fait des courses paraît-il, magnifiques, dans les arènes. Il paraît qu'il a été magnifique. Ca c'est une histoire vous voyez de la Guerre d'Espagne, de réfugiés espagnols.

Ah !

Et puis après il y avait des tas de commerçant français qui ont vendu des choses à l'Espagne pendant la Guerre, quand elles manquaient, et qui étaient des réserves si on veut de la France pour les français hein. Parce qu'ils faisaient payer drôlement, je ne sais pas s'ils faisaient des échanges, s'ils nous envoyaient quelque chose, mais je ne vois pas ce qu'on échangeait avec les espagnols.

Ah et puis il y avait des souliers, on pouvait avoir des souliers, mais enfin ils étaient tout de même d'une qualité tout à fait quelconque. Et puis des tissus , on pouvait acheter des tissus, quand nous nous sommes mariés, nous sommes allés acheter les tissus en Espagne, mais c'était pas des tissus non plu d'une grande qualité.

Mais il fallait prendre ce qu'on trouvait. Ou alors peut-être en cherchant à Barcelone, en cherchant à certains endroits peut-être on pouvait trouver. On allait à Perthus, et à Perthus vous savez il y avait la « gavelotte ».

Ça passait, du sucre, beaucoup de sucre, il n'y avait pas de sucre en France, mais on en vendait en Espagne, on en passait en contrebande aux espagnols, des camions.

Mais je pensais qu'il passait en contrebande des camions de sucre !

Oui en Espagne, des camions de marchandises de sucre et de café.

Oui mais par le Perthus ?

Oui pas le Perthus, oh oui.

Mais par ici ?

Par ici je dis pas que s'en passait...à côté de la frontière, ils venaient les chercher ici.

Et ils venaient chercher quoi ?

Eh bien les mulets. Ils venaient les amener.

Ah oui, mais ils transportaient quoi ?

Rien, ils transportaient.. ils venaient chercher le bétail. Les mulets pour les vendre en Espagne.

Ah d'accord, d'accord.

Dîtes-moi je voudrait revenir à quelque chose dont on a parlé hier, c'était que votre père était au Conseil Municipal.

Oui.

Bon il était premier adjoint.

Premier adjoint, oui.

Voilà. Quand le régime de Vichy s'est mis en place, qu'est ce qui c'est passé ? Est-ce qu'il était toujours premier adjoint, ou ...

Non ! C'était les communistes, et les communistes ici ça a été tout presque pour longtemps..., la mairie a été communiste.

Il n'y a pas eu une délégation spéciale ?

Non, une délégation spéciale à quel sujet ?

C'est à dire quand le Maréchal Pétain est arrivé au pouvoir, lui il pouvait pas voir les communistes, donc il y a beaucoup de chances pour qu'il est fait remplacer la mairie, si la mairie était communiste.

Non, ça non.

Je ne pense pas que ce soit..., qu'il ait laissé en place des communistes.

Non, eh bien ils étaient communistes, mais c'était des , comment je vous dirais, c'était des communistes qui pourtant étaient bien, étaient bien encrés vous savez, mais enfin il n'y a pas eu d'histoires.

Ah bon !

Il n'y a pas eu d'histoires à la Mairie, ni au village. Il n'y a pas eu d'histoires.

Votre père n'était plus au Conseil Municipal ?

Il n'était plus au Conseil Municipal, non. Ils avaient été...enfin changés, vous savez ça, aux élections je ne sais pas, je crois qu'ils avaient donné la démission, la démission à un sujet.

Il me semble, il me semble qu'ils ont démissionné, qu'ils avaient donné la démission sur un sujet dont je ne me rappelle pas. Je sais pas si c'est au sujet de l'électricité, peut-être, parce que...peut-être au sujet de l'électricité.

Quand est-ce que vous avez vu, vraiment pour la première fois, un allemand ?

Quand est-ce que j'ai vu pour la première fois des allemands, mais qui ne faisait pas la Guerre ?

Qui ne faisaient pas la Guerre.

Ici quand on a refait, on a fait une usine électrique (...), et ce sont les allemands qui l'ont faite au titre de redevance de la guerre de 1914.

Ah d'accord.

Et nous avons eu des allemands, ici à la maison, c'étaient de très bon clients, très gentils. De très bon clients. Et qui gagnaient beaucoup et qui dépensaient beaucoup.

Et des militaires allemands, la première fois ?

Ah des militaires ça, quand est-ce que j'en ai vu, à la prison peut-être.

A la prison ?

Et oui j'ai été arrêtée moi.

Ah mais ça c'est en 1943, en 1943 vous avez été arrêtée. Oui mais l'invasion de la zone libre c'était en 1942. Vous savez il y avait la zone libre.

Oui.

Quand il y avait la zone libre, normalement il n'y avait pas d'allemands ici.

Non, ils sont venus plus tard. Ils sont venus plus tard oui.

En novembre 42, quand la flotte s'est sabordée à Toulon. Donc avant vous n'en avez pas vu.

Non, non.

D'accord.

Le premier que j'ai vu, je vous le dit, et c'est des civils, c'étaient pas des militaires, mais c'étaient des allemands. Des allemands et des allemandes, que nous avons connus, même très gentils, on avait de bonnes relations, fréquentations, vous voyez, c'étaient de très bons clients

Mais de la déclaration de la Guerre, jusqu'au sabordage de la flotte française...

Non.

Même des civils ?

Ah ça des civils, vous savez fallait savoir. Il est vraie qu'en tant qu'hôteliers, on aurait pu en avoir mais je...enfin non, je ne crois pas.

D'accord

Je ne crois pas parce qu'on aurait dit à l'hôtel c'est des Allemands. Si ils venaient, ils venaient peut-être incognito, et comme on ne connaît pas la langue, on ne sait pas à qui on a affaire. Il en est peut-être venu, mais que je sache pas.

Dîtes-moi, on va parler des débuts de la Résistance, mais de la Résistance de 1940 jusqu'à 1942. C'est à dire la Résistance, quand il n'y a pas encore les allemands.

Non je sais pas comment la Résistance elle s'est organisée. Elle s'est organisée par des (...), par des groupes de gens, je vous dirai que je n'en sais rien. Ecoutez, figurez vous que on travaillait, et on ne savait même pas le nom des gens avec qui on travaillait.

Bon on nous présentait parce que c'étaient, des gens en qui on pouvait avoir confiance. Je n'ai connu le président de notre groupe que quelques années après la Guerre, à l'occasion d'un repas, que le président du groupe d'ici, de Perpignan, avec qui j'étais très bien, hein très bien, je ne le connaissait même seulement pas.

Mais dites moi, avant que vous entriez dans la Résistance, parce que j'ai lu un papier qui disait que vous êtes entrée dans la Résistance en 1941, très exactement..., je vais vous dire ça ...

Je vous dirai que je n'en sais rien, je ne rappelle plus tout ça.

Et moi je vais le trouver...

Je sais qu'il y a un passage dont je ne me rappelle pas très bien, je sais pas si c'est au début.

Euh oui, le 1er novembre 1941, vous êtes rentrée dans un groupe de résistance.

Peut-être bien.

1941, c'est tôt ça !

Eh bien vous voulez que je vous explique comment on y était entrés ?

Mais avant que vous ne m'expliquiez ça, j'aimerais savoir qu'elle fut la première forme de Résistance à Prats ?

A Prats-de-Mollo, il n'y avait que nous qui en faisons, et puis il y avait notre groupe qui en a fait aussi. Plus personne ne s'en est occupé. Je vois pas qui d'autres s'en serait occupé, ça se serait su. Il y a un autre groupe, et puis un autre groupe, ils sont morts, qui sont presque tous morts, il reste une personne, une dame qui est une amie, qui elle aussi a fait de la résistance.

Je peux savoir son nom ?

Elle s'appelle Paulette, de son nom de jeune fille, Paulette (...).

Bo... ?

B, o, s, je sais pas ou un z, et a, elle est ici en ce moment, elle vit.., elle est à peu près de mon âge, et elle, elle a fait parti d'un groupe.

D'accord. Mais comment vous avez eu connaissance de cette Résistance ?

Je vais vous expliquer.

Ah !

Nous étions, nous avons eu la visite du Commissaire de Police de (...), il s'appelait monsieur Abonel, c'est à peu près ça, mais enfin il est facile à retrouver comme nom, parce qu'il est

devenu Commissaire de Police de Nice, après la Guerre, voyez. Et il y est mort d'ailleurs à Nice, il y a quelques années. Il est venu avec son adjoint, avec un adjoint, voilà.

Alors le quartier n'était pas du tout pareil, il n'y avait aucune maison, il n'y avait que nous autres, cette maison d'en face, et la maison à côté. Mais il n'y avait aucune des maisons qui sont éparpillées, ni nulle part, ni à côté. Alors vous voyez il est venu et il nous dit : « voilà, on est en train de former un groupe de résistants pour organiser le passage pour rejoindre de Gaulle. Et vous êtes très bien placés à tous les points de vue, c'est un hôtel, donc vous pouvez recevoir les gens, et secondement vous êtes bien placés parce qu'il n'y a personne, puis le quartier est libre ». Il y a les voisins qui l'ont su, eh bien les voisins nous ont aidé au contraire, là, le voisin à côté. Nous sommes fâchés maintenant (rire). En face il n'y avait personne à ce moment là, toutes les maisons qui montent n'étaient pas bâties.

Alors bien sûr le car arrivait, il laissait les gens, et puis le lendemain matin, on a discutait, et on nous a demandé de trouver quelqu'un qui arrive à joindre le Consulat de Barcelone. Alors on a aussi cherché parmi les connaissances, on a trouvé des gens, un qui était espagnol et l'autre était français, tous les deux sont morts, tués par des Allemands, et dans des circonstances assez terrifiantes. Alors il nous dit, il faut que vous nous trouviez quelqu'un donc qui puisse joindre, est ce que vous pouvez les recevoir, et tous les gens qui doivent aller en Espagne, on vous les envoie.

Il passait des officiers, des aviateurs, des Anglais, on en a connu des Anglais, il est même passé un ministre, je ne me rappelle plus son nom. Un ministre qui était un peu poète, on disait qu'il connaissait 10.000 auteurs par cœur. Qui était un peu poète et qui nous a laissé toutes ses médailles, ma sœur un jour les a jetées, elle a dit : « il y en a marre de voir ces médailles, on va les jeter un point c'est tout » ! Après j'ai regretté de les avoir jetées.

Bon, et puis voilà comment ça a commencé.

C'était quelle époque ?

Assez rapidement. Dès que de Gaulle s'est installé en..., tous ceux qui ont réussi à passer. Ils venaient de loin, il y en avait qui venaient d'Allemagne, il y en avait qui venaient de Norvège, je ne sais pas, ils venaient avec des avions ou ils venaient avec des hydravions, je n'en sais rien, ils étaient transporté.

Et nous autres on les recevait, on s'occupait, et on me portait des papiers aussi, on me portait de la paperasse que je gardais, et que je donnais à ces deux garçons qui étaient allés voir le Consul, le Consul de Barcelone. Mais ce n'a pas été facile pour arriver à joindre, à faire une liaison convenable, les Anglais ont voulu prendre des renseignements, alors ça a mis du temps.

A leurs amis ?

Les Anglais ont pris des renseignements et ça a mis du temps à ce, à ce..., à pouvoir faire quelque chose, vous savez, pour envoyer les documents et tout ça, parce qu'il fallait quelqu'un qui reçoive ces documents.

D'accord, et des renseignements sur vous ?

Des renseignements sur tous oui ! Sur les deux garçons, savoir qui ils étaient, qu'ils ne soient pas des ennemis.

D'accord, d'accord.

Et puis après bon ça a marché très bien après tout pour les papiers, les gens passaient. Et ces garçons aussi s'occupaient de faire passer ceux qui venaient, de les faire passer en Espagne, quels qu'ils soient, ceux qui (...) et ceux qui venaient pour la politique, vous comprenez, il fallait qu'ils se débrouillent

Et alors ces deux garçons, ils donnaient ce qu'ils voulaient, ils leur donnaient une somme ou ils leur donnaient pas, s'ils n'avaient pas d'argents ils les aidaient quand même vous savez, et puis ceux qui en avaient un peu, ils leur donnaient quelque chose.

Et ils les faisaient passer en Espagne, et les Espagnols les accueillait, ils passaient l'Espagne, et il y en a beaucoup qui ont réussi.

A la fin de la guerre, j'ai eu des visites en quantité astronomique vous savez, ils traversaient l'Espagne, oh ils ne disaient rien, il y en a d'autres qui sont allés, beaucoup, au camp de mirandar

Oui ils ont été arrêtés par les Espagnols, ils ont été mis dans des camps.

Dans des camps oui.

Cela a été dur pour eux, très très dur.

Et puis ils ont été vendus ! Vendus aux Américains, 2.000 francs chaque déporté valait.

Dîtes moi comment ça ce fait qu'un Commissaire de Police de (..) avec son adjoint, viennent à Prats-de-Mollo, ils viennent vous voir directement.

A ça je ne sais pas, ça s'est parce qu'il était pour de Gaulle (rire).

Qui ça,

Le Commissaire de Police.

Oui mais enfin...euh...

Et lui il avait su, j'ai pas demandé d'explications, ils ne m'en a pas donné, ou il m'en a peut-être données que je n'ai pas retenues.

Et vous étiez pour de Gaulle ?

Oh oui.

Et ça se savait ?

Vous savez on ne faisait pas d'exhibition, on n'en parlait pas trop, vous saviez qu'il était contre les Allemands, alors vous étiez contre les Allemands, voilà.

Ah d'accord.

On était contre les Allemands par euh, par l'intermédiaire du nom de Gaulle, quoi.

Mais euh...

Et il était avec son adjoint qui venait lui accompagner des..., accompagner des réfugiés. Enfin ceux qui parlaient de rejoindre de Gaulle.

Mais ce qui me paraît étonnant, c'est qu'ils viennent vous voir de but en blanc, comme ça, parce que c'est très dangereux pour vous, mais aussi pour eux !

Et mais oui, mais parce qu'ils devaient savoir, ils connaissaient déjà la maison, ils venaient manger à la maison, ils nous connaissaient, ils...

Ah vous connaissiez depuis longtemps, cet A... ?

C'était un client de la maison.

Ah ! D'accord.

C'était un client de la maison.

Alors à nous autres bien sûr, ils nous ont expliqué l'histoire, on a accepté de suite, moi ça a été une réjouissance (rire) d'accepter ça, il me semble que me suis dit que c'était la guerre et que au moins cela faisait un petit quelque chose avec un agrément.

Une animation.

Une animation (rire). Une animation.

Comme vous me le disiez, hier, c'était pas du courage, c'était de l'inconscience.

Oui, oh oui, beaucoup, beaucoup d'inconscience, et beaucoup de chance !

Alors, si je comprends bien, il y avait vous...

Mon père, ma mère et ma sœur.

Et eux. Qu'est-ce que pensait votre famille de ça ?

On pensait la même chose tous.

Vous étiez tous d'accord.

Nous étions tous d'accord, oui.

Et votre père, parce que autant lui pouvait se « mouiller », mais il laissait faire sa femme, ils laissait faire ses enfants ?

Oui, oui, on était tous d'accord.

D'accord.

Oui. Et bien d'accord. Voilà !

Mais enfin ceux qui venaient porter des papiers, nous expliquaient beaucoup plus à mois, vous savez, qu'à mon père, par exemple, c'est à moi qu'ils expliquaient les choses, pour porter ces papiers, pour telle date, il faut qu'ils soient passés, il faut ceci, cela, vous voyez, et les papiers par exemple pour le débarquement en Italie, j'en ai eu, et ils sont arrivés à point là où il fallait.

Mais pourquoi ils les donnaient à vous plus qu'à votre père ?

Je n'en sais rien.

Et pourquoi pas à votre sœur ?